

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROTON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

MÉLANGES RELIGIEUX.

—o—
RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pia-
stres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 4.

MONTREAL, VENDREDI, 5 AOUT 1842.

No. 11.

PENSIONNAT DES DAMES DE LA CONGRÉGATION DE MONTRÉAL.

On ne connaît point assez, pensons-nous, l'importance incontestable des maisons d'éducation pour les jeunes personnes du sexe, que possède notre pays. On sait bien à la vérité que plusieurs communautés religieuses se dévouent à l'éducation; mais ce qu'ignorent, ce nous semble, un grand nombre de nos concitoyens, et ce qu'il importe infiniment de bien faire connaître, c'est la perfection de cette éducation, c'est qu'elle peut rivaliser, et avantageusement, avec les pensionnats les plus justement estimés d'Europe. Oui, nous croyons que plusieurs seraient grandement étonnés s'ils voyaient ces riches trésors de connaissances diverses que prodiguent à ces jeunes élèves de nos pensionnats, des mères adoptives, dont le mérite modeste n'est bien apprécié que de Dieu et des chères filles, qui possèdent après lui toute leur tendresse ici bas. Pieuses imitatrices du Dieu de l'humilité, elles mettent autant de soin à cacher leurs œuvres si belles et si glorieuses, que d'autres à les environner de bruit et d'éclat. Il y a dans nos couvens des talens que les gens du monde ne soupçonnent seulement pas, et qui efforceraient sans contredit ce qu'ils ont chez eux de plus brillant; des richesses d'esprit et de cœur qui feraient pâlir bien des gloires et trouver pauvres bien des réputations, si on les étalait au grand jour. Et combien sont plus précieux ces talens, quand ils sont joints au mérite de la modestie, du désintéressement, du dévouement les plus parfaits! Admirables effets du catholicisme! Tandis qu'à côté d'elles, leurs sœurs en J. C. prodiguent à la souffrance et à la pauvreté, toute la charité compatissante et toute la tendresse de leur ame, ces généreuses filles du dévouement religieux trouvent dans leur intarissable charité le secret de nouveaux dévouemens, de nouveaux bienfaits. Elles veulent donner au monde, auquel pourtant elles ont renoncé, des jeunes filles belles surtout de la beauté qui ne se fane jamais, de la beauté de la vertu, ornées de tous les talens de l'esprit, des plus aimables qualités du cœur; aux familles, des enfans vertueuses, soumises et dévouées, des épouses sages, modestes et pieuses, des maîtresses de maisons habiles et charitables, des mères éclairées, tendres et chrétiennes. Elles ont compris que leur charité serait digne de Dieu en poursuivant ce noble but; que leur récompense serait grand dans les cieux, quand elles présenteraient ces heureux fruits de leurs travaux de chaque jour; et elles n'ont voulu d'autre gloire et d'autre bonheur sur la terre, que la gloire et le bonheur de leurs chères enfans. Y a-t-il des œuvres plus belles, plus utiles que celles-là?

Nous avons assisté aux trois dernières séances des exercices littéraires des Dames de la Congrégation. Et malgré l'éloge qu'on nous avait fait, les années précédentes, de cette belle institution, nous étions loin de nous attendre à tant de merveilles. Il est superflu de décrire le bon goût qui avait présidé à la disposition et à l'ornement de la salle des exercices: c'est la moindre qualité des établissemens de ce genre. Nous devons signaler toutefois la splendide exposition d'ouvrages de peintures, de dessin, de tapisserie, de bro-

derie, et d'autres merveilles dont nous avouons franchement ne pas connaître les noms, et que nous avons examinées toutefois, sinon en connoisseurs, du moins en admirateurs sincères. A toutes les questions sur la langue et la grammaire française, sur la géographie, l'histoire, la mythologie, l'arithmétique, l'astronomie, la géologie, la rhétorique, etc. les élèves répondirent avec une facilité et un savoir vraiment étonnans. Nous fumes presque effrayés de cette multiplicité de sciences enseignées à ces jeunes filles, qui nous firent rougir de nous-mêmes, car nous ne pouvions toujours les suivre dans leur savant examen. Plusieurs d'entr'elles furent des compositions littéraires qui donnèrent la meilleure idée de leur éducation : nous remarquâmes, comme la plus parfaite, une appréciation de l'histoire, beaucoup trop courte à la vérité, mais d'une force de pensée et de style qu'on ne pourrait attendre d'une jeune fille : elle était l'œuvre de Mlle. Laflamme, de Montréal. Une autre composition sur la poésie approchait, sans l'atteindre, de la première.

Une séance entière fut donnée à la musique, où des morceaux les plus difficiles et les plus estimés des grands maîtres furent exécutés avec une perfection toute artistique sur le piano, la harpe et la guitare. Des morceaux de musique vocale furent chantés en chœur par un grand nombre de ces demoiselles, qui firent apprécier la beauté de leur voix et la précision de leur chant par toute l'assemblée. Un chant italien très-difficile fut exécuté, avec accompagnement de piano, par Mlle. Laflamme, avec un talent qui excita un véritable enthousiasme en faveur de cette jeune virtuose.

Dans la séance précédente les élèves avaient répondu à un examen sur l'anglais, qui est enseigné dans ce pensionnat, sinon en première ligne, du moins avec un soin particulier. On nous a fait de cet examen le rapport le plus favorable.

La dernière séance, celle de mardi après-midi, fut consacrée à la distribution solennelle des prix. Elle s'ouvrit par la Tragédie d'Athalie, chef-d'œuvre de Racine que jouèrent ces jeunes demoiselles avec une richesse et une vérité de costumes qui charmèrent les spectateurs. Ces jeunes élèves choisies déclamant ces beaux vers du grand tragique, rappelaient avec charme ces chères filles de Madame de Maintenon, pour lesquelles ils avaient été faits. En général, ces demoiselles ont fait preuve de grands talens dans leur jeu. On reconut en elles une grande intelligence des situations diverses, tour à tour nobles et délicates, et toujours difficiles, qu'elles étaient chargées de représenter ; et ce qui ne peut être enseigné, un goût et un sentiment exquis de l'art, qui se manifestait dans leurs gestes et sur leurs visages, durant toute la pièce. Qu'on ajoute à cela les décors et les illusions de la scène, et l'on se fera peut-être une idée de la perfection qu'ont su atteindre en ce genre ces élèves, à tant de titres admirables et privilégiés.

Les principaux rôles furent ainsi répartis :

Joas,	Mlles. Bruneau.	Abner.	Mlles. Rodier.
Athalie,	Devins.	Azarias,	Dunn.
Joad,	Laflamme.	Ismaël,	Lachapelle,
Josabet,	Burroughs.	Mathan	L. Bourgeois.
Zacharie,	Parant.	Nabal,	Morisson.
Salomith,	Elm. Rodier,	Agar,	Trudeau.

La distribution des prix couronna dignement cette pompeuse journée. Presque toutes ces actrices improvisées reçurent des récompenses ; et leur costume

qu'elles avaient conservé, augmentait encore en leur faveur l'intérêt général.
CLASSE FRANÇAISE.

	<i>Rhétorique.</i>		<i>Traduction.</i>
1er. Prix	MMles. Burroughs,	1er. Prix	MMles. Devins,
2d. " "	Rodier,	2e. " "	Ferguson,
Accessit	Dolbeck.	Accessit,	Adams.
	<i>Composition.</i>		<i>Thème.</i>
1er. Prix	MMles. Laflamme,	1er. Prix	MMles. Prendergast,
2d. " "	Burroughs,	Accessit,	Boulanget.
Accessit	Rodier.		<i>Analyse.</i>
	<i>Histoire de France.</i>	1er. Prix	MMles. Rodier,
1er. Prix	MMles. Laflamme,	Accessit,	Bourgeois,
2d. " "	Dunn,	2d. Prix	Perrin,
Accessit	Rodier.	Accessit	Lachapelle.
	<i>2me. Division.</i>		<i>Grammaire.—1ère. Division.</i>
1er. Prix	MMles. Bourgeois,	1er. Prix	MMles. J. Bourgeois,
2d. " "	Jul. Bourgeois,	Accessit	Comte,
Accessit	Devins.	2d. Prix	Boulanget,
	<i>Histoire Ancienne.</i>	Accessit	Lapointe.
1er. Prix	MMles. Perrin,		<i>2me. Division.</i>
1er. Accessit	Durand,	1er. Prix	MMles. Bourque,
2d. Prix	Parant,	Accessit	Ainse,
3e. Prix	Lab batté.	2d. Prix	Berthelot,
	<i>Histoire Romaine.</i>	Accessit	Roy.
1er. Prix	MMles. Dolbeck,		<i>Histoire Sainte.—1ère. Division.</i>
1er. Accessit.	Perrin,	1er. Prix	MMles. Comte,
2d. Prix	Trudeau,	Accessit	Prendergast,
2d. Accessit	Prendergast.	2d. Prix	Lapoterie,
	<i>Mythologie.</i>	Accessit	Brodeur.
1er. Prix	MMles. Perrin,		<i>2me. Division</i>
2d. " "	Lachapelle,	1er. Prix	MMles. Elm. Rodier,
Accessit	Durand.	Accessit	Devins,
	<i>Système Planétaire.</i>	2d. Prix	Herse,
1er. Prix	MMles. Dolbeck,	Accessit	Gaudère.
Accessit	Lachapelle.		<i>3me. Division.</i>
	<i>Globe.</i>	1er. Prix	MMles. Morisson,
1er. Prix	MMles. Dolbeck,	Accessit	L. Harwood,
Accessit	Durand.	2d. Prix	Roy,
	<i>Géographie.</i>	Accessit	Harwood.
1er. Prix	MMles. Lachapelle,		<i>Écriture. 1ère. Division.</i>
Accessit	Lapoterie,	1er. Prix	MMles. Connolly,
2d. Prix	Parant,	Accessit	Bourgeois,
Accessit	Labbé,	2d. Prix	Labbé,
3e. Prix	Connolly.	Accessit	L. Harwood.
	<i>Histoire du Canada.</i>		<i>2me. Division.</i>
1er. Prix	MMles. Ritchot,	1er. Prix.	MMles. Painchaud,
2e. " "	Brodeur,	Accessit	Doré.
Accessit,	Ainse.		

2DE. CLASSE FRANÇAISE.

	<i>Grammaire.</i>	2d. Prix	MMles. Math. Boulanget,
1er. Prix	MMles. Bruneau,	Accessit	Moreau,
Accessit	Curren,	3e. Prix	Dolbeck,
		Accessit	Pigeon.

CLASSE ANGLAISE.

	<i>Composition. Rhétorique. Globes.</i>		<i>Histoire d'Angleterre.</i>
1er. Prix	MMles. Burroughs,	1er. Prix	MMles. Adams,
2d. "	Dunn,	2d. "	Dyer,
		3e. "	Kent.
	<i>Chronologie. Antiquités Romaines.</i>		<i>Histoire d'Irlande.</i>
Prix	Mle. Laflamme.	1er. Prix	MMles. Kent,
		2d. "	Phelan.
	<i>Botanique et Géologie.</i>		<i>Arithmétique.</i>
1er. Prix	MMles. Burroughs,	1er. Prix	MMles. Gauder,
2d. "	Lallamme.	2d. "	Labbé.
		1re. Division	<i>Grammaire et Géographie</i>
	<i>Hist. Naturelle et Anquités Juives.</i>	1er.	MMles. Boulanget,
1er. Prix	MMles. Burroughs.	2d. "	Morisson,
2d. "	Laflamme,	Accessit	Weilbrenner.
	<i>Astronomie.</i>		<i>Analyse.</i>
Prix	Mlle. Burroughs.	1er. Prix	MMles. Math. Boulanget,
2d. Clas. a' Hist. Rom. et de Rhétorique.		2d. "	Guérin,
1er. Prix	MMles. Rodier,	3. "	Labbé.
2d. "	Prendevigast.		<i>Cartes Géographique. Syntaxe, etc.</i>
	<i>Philosophie Naturelle.</i>	1er. Prix	MMles. Perin,
1er. Prix	MMles. Adams,	2d. "	Lapoterie.
2d. "	Devins.		<i>Hist. de France et Hist. Université.</i>
		1er. Prix	MMles. Lachapelle,
	<i>Mythologie.</i>	2d. "	Parant,
1er. Prix	MMles. J. Bourgeois,	3e. "	Elm. Rodier.
2d. "	Dolbeck.		<i>Histoire ancienne.</i>
	<i>Globe.</i>	1er. Prix	MMles. Roy,
1er. Prix	MMles. Devins,	2d. "	Curren.
2d. "	Trudeau.		<i>Traduction.</i>
	<i>Astronomie.</i>	Prix	Mle. Durand.
1er. Prix	MMles. Rodier,		
2d. "	Bourgeois.		
	<i>2d. Division—Globe.</i>		
Prix	Mle. Julie Bourgeois.		

MUSIQUEL.

	<i>Harp.</i>	2d. Accessit	Mle. Harwood.
1er. Prix	MMles. Burroughs,		<i>2me. division.</i>
2d. "	Laflamme,	1er. Prix	MMles. Julie Bourgeois,
Accessit	Devins.	2d. "	Lachapelle,
		1er. Accessit	Harwood,
	<i>Musique vocale.</i>	2d. "	Boulanget.
Prix	MMles. Laflamme,		<i>3me. division.</i>
Accessit	Labbaté.	1er. Prix	MMles. Comte,
		2d. "	J. Bourgeois,
	<i>Piano. 1ère. division.</i>	1er. Accessit	Lahaic,
1er. Prix	MMles. Laflamme,	2d. "	Bruneau.
2d. "	Rodier,		
1er. Accessit	Parant,		

DESSIN ET PEINTURE.	
1er. Prix	MMes. Kent,
Accessit	Gaudère,
2d. Prix	Trudeau,
Accessit	Dunn.

DESSIN.	
1er. Prix	MMes. Dyer,
2d. " "	Parant,
1er. Accessit	Lahaie,
2d. " "	Connolly.

BRODERIE.	
1er. Prix	MMes. Dunn,
2d. " "	Dyer,
1er. Accessit	L. Bourgeois,
2d. " "	Doré.

2me. Division.	
1er. Prix	MMes. J. Bourgeois,
2d. " "	M. Boulanget,
1er. Accessit	Boulanget,
2d. " "	Bruneau.

Mlle. Laflamme, au nom de ses compagnes, termina par des remerciemens à l'assemblée pour l'encouragement honorable qu'elle était venue leur apporter.

Aussitôt que notre correspondant, *Un abonné aux Mélanges*, nous aura fait connaître son nom, nous lui donnerons ample satisfaction sur ce qu'il désire. Mais comme l'anonyme est toujours un lâche, surtout quand il jette l'insulte à ce qu'il y a de plus respectable et de plus haut placé, notre *gracieux* correspondant nous saura gré de ne pas nous faire ses complices ; et il nous pardonnera si nous ajournons l'insertion de son épître débordant d'*esprit* et de *bon goût*.

* * * *La prière* au prochain numéro.

EXERCICES LITTÉRAIRES.—Mardi le deux du présent, Edmond-Henri Forbes, et Félix Pinchaud, Elèves de Mr. L'abbé Duchaine, ont soutenu chacun un examen de plus de deux heures, sur les principes de la langue française, et sur un cours entier d'Arithmétique raisonnée. Ils ont répondu de la manière la plus satisfaisante aux questions nombreuses qui leur ont été proposées, ils ont résous avec la plus grande facilité, divers problèmes difficiles et compliqués.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION.—Mercredi dernier, eurent lieu les exercices littéraires du collège de l'Assomption ; ils ont été, nous dit-on, comme les années précédentes des plus brillans ; comme nous n'avons pu y assister, nous nous bornerons à publier la liste des candidats les plus heureux, et en même tems elle donnera une idée des matières dont traite cette importante maison. *Id* *Suivent dans l'Aurore les noms des lauréats.*

Les journaux français en date du treize juillet contiennent une dépêche télégraphique du ministre de l'intérieur, aux préfets des départemens, leur annonçant la mort du Duc d'Orléans. Il tomba de voiture sur la route de Neuilly à Paris, et mourut peu d'heures après. M. le curé de St. Philippe du Roule administra au prince le sacrement d'Extrême-onction. Aussitôt que nous aurons des détails sur ce funeste événement, nous les donnerons à nos lecteurs.

FRANCE.—On lit dans la *Gazette du Midi*, sous la date de Trets :

“ Le 8 de ce mois, l'inauguration de la statue de la Vierge a eu lieu dans la chapelle de Saint-Jean, qui devait la recevoir. Cette antique et vénérable chapelle, dont la fondation remonte aux premiers siècles de l'Eglise, fut bâtie par le célèbre abbé Jean Cassien, le père de la vie monastique en occident ; elle fut longtems desservie par des moines de son ordre : des Camaldules vin-

rent l'habiter ensuite, et plus récemment, dans le seizième siècle, les révérends pères de l'Annonciade d'Aix s'y établirent. Ce lieu saint, qui se glorifie d'avoir vu sortir de son enceinte plusieurs personnages célèbres, entre autres un pape, pourra désormais s'enorgueillir de posséder, comme par le passé, la statue de la Mère de Dieu.

“ A cette solennité, avaient été convoqués : le clergé de Trets, M. l'abbé Martin, secrétaire de l'archevêque d'Aix, MM. les curés de Saint-Sauveur et de Saint-Jean-Baptiste (extra muros), de cette dernière ville, ceux des paroisses de tout le canton, et enfin le respectable M. Audrie, recteur de Saint-Barnabé, près Marseille, et une douzaine de jeunes ecclésiastiques élevés par lui. Un grand nombre d'habitans de Trets se sont joints à toutes ces personnes pour composer le cortège.

“ La statue de la Vierge, portée d'abord par les demoiselles de la congrégation, puis par les hommes, sortit à quatre heures du matin de l'église paroissiale, par une belle matinée de printemps. La procession parcourut une partie des rues de la ville, passa par la porte de Pourrières, longea le Cours sous un berceau de verdure, où elle fut accueillie par de jeunes demoiselles qui offrirent des présens à Marie, et s'achemina en bon ordre et au chant des cantiques vers la chapelle de Saint-Jean.

“ La chapelle est située dans les bois, à une lieue au midi de Trets. Arrivée au pied de la montagne, la statue fut déposée sur un autel qui lui avait été préparé ; là, quatre enfans l'attendaient, habillés en petits saints Jean-Baptiste, et placés aux quatre coins de la première marche de l'autel, tenant chacun un jeune agneau entouré de guirlandes ; un chœur de demoiselles de la commune de Zacharie était avec eux et chantait des hymnes.

“ Une population immense, composée des habitans circonvoisins, se pressait autour de la statue sainte. En ce moment, le respectable pasteur qui dirige la paroisse de Trets, monta sur une des marches, se livra aux inspirations qui naissent de la circonstance, et ses paroles, où plusieurs fois se trahit sa vive émotion, touchèrent profondément la foule.

“ La Vierge fut ensuite replacée sur un brancard et portée par quatre prêtres dans la chapelle, où elle s'éleva sur le bel autel en marbre construit en son honneur.

“ M. l'abbé Amaïbert, promu depuis peu au sacerdoce, l'un des assistans de la fête, eut le bonheur d'inaugurer sa première messe sur le sol du pays natal.

“ La musique de la ville a joué à plusieurs reprises d'une manière fort distinguée, et n'a pas peu contribué à l'éclat de cette solennité, qui marquera dans les annales du pays.”

Univers.

— Plus de 1,000 enfans ont fait ou renouvelé leur première communion dans l'église Saint-Sulpice, le jeudi 16 juin.

La retraite préparatoire avait été prêchée par M. l'abbé Duquesnay, dont le talent, d'ailleurs si élevé, a su se mettre heureusement à la portée de ces jeunes intelligences. La messe a été célébrée par le pieux et zélé curé de Saint-Sulpice, qui dans cette jeunesse pressée au pied des saints autels, a vu l'espérance de la paroisse si chrétienne, où il perpétue les exemples de ses dignes prédécesseurs. C'était un magnifique spectacle que celui de ces mille

enfants, recueillis, et radieux ; de ces catéchistes de Saint-Sulpice jouissant de leur bonheur, préparé par des soins si patiens et avec un si admirable dévouement.

Le soir, après vêpres, M. l'abbé Duquesnay a prononcé le discours qui avait pour objet le renouvellement des vœux du baptême, et les mille voix de ces enfans ont répondu avec élan à celle de l'orateur sacré, lorsqu'il leur a demandé quelle était leur foi et à qui ils voulaient appartenir. La consécration à Marie a eu lieu dans la chapelle de la sainte Vierge. Les enfans ont encore quitté l'église processionnellement, et leurs touchans adieux à leurs catéchistes se sont renouvelés sur la place Saint-Sulpice. Cette cérémonie est assurément l'une des plus belles et des plus touchantes auxquelles il soit donné au chrétien d'assister. Tout le monde connaît la haute et juste réputation des catéchismes de Saint-Sulpice : lorsqu'on songe que mille enfans sortent tout à coup des mains de tels maîtres, pleins de piété et de zèle, il est impossible de ne pas avoir quelque confiance dans l'avenir.

— Il y a quelques jours, on a inauguré avec solennité, à Vendegies-au-Bois, diocèse de Cambrai, une archiconfrérie du cœur de Marie. Les quinze curés des environs, étaient présens. Après les vêpres, M. l'abbé Guiraud, vicaire-général et frère de Mgr. l'archevêque de Cambrai, a démontré, dans un discours touchant, que nous devons unir dans notre amour le cœur de Marie au cœur de Jésus, par cette considération que Marie avait coopéré à l'œuvre de notre rédemption. Une procession eut lieu ensuite, parcourant toutes les rues du village. Ça et là s'élevaient l'image de la Vierge, pendant que l'on chantait un cantique en son honneur. A la porte du château, dont la façade était ornée de guirlandes de roses, M. de Beauvain attendait la procession. Elle entra dans la vaste cour, parcourut les allées des bois, se rendit à la chapelle, qu'on avait décorée avec beaucoup de goût ; et ce n'était pas sans attendrissement qu'on voyait ce noble vieillard, qui consacra une grande partie de sa carrière à combattre pour le Dieu et pour le roi de ses pères, se mêler aux fidèles qui suivaient la procession, et répéter l'invocation des litanies. La procession dura trois heures, et le soleil se couchait quand toute cette foule rentra à l'église pour recevoir la bénédiction et s'unir à M. Guiraud, qui prononça l'acte de consécration à Marie. Univers.

— On écrit de Montauban :

« Notre population, cette année, stationnait avec curiosité et bonheur devant un reposoir d'un genre inconnu parmi nous. Les soldats de la dixième batterie en garnison à Montauban, avaient demandé et obtenu de dresser un autel de leur façon, en face de leur caserne. Sous de riches draperies mêlées de guirlandes, de laurier et d'olivier, s'élevait un trophée d'armes surmonté d'une croix. Des carabines, des poignards, des pistolets, habilement disposés, figuraient ce signe sacré et ces décorations de bon goût. Aux abords du monument et entre des lauriers-roses, deux canons ornés d'une couronne d'olivier s'inclinaient devant le Dieu de la victoire et de la paix.

« Cette idée heureusement conçue, et aussi bien réalisée que le permettaient les ressources, a été fort goûtée de la population montalbanaise. »

— L'Etat revendiquait devant la cour royale de Poitiers, contre M. le duc de Bordeaux et MADemoiselle, la dépossession des 610 hectares de bois transmis en 1819 par Charles X, alors comte d'Artois, à M. le duc de Berri.

La cause a été plaidée pendant neuf audiences ; les princes étoient défendus par M. Bérard des Glajeux. Cette affaire avait entraîné la justice dans le domaine de l'histoire. On est remonté aux anciens ducs d'Aquitaine, comtes de Poitiers : les Plantagenets, Richard-Cœur-de-Lion, Louis VIII, Charles d'Anjou, Philippe-le-Long, Duguesclin, Charles VII et le comte d'Eu ont fourni tour à tour des argumens aux orateurs.

La cour a condamné l'État à l'amende et aux frais. *Ami de la Religion.*

ESPAGNE.—Plusieurs prêtres, incarcérés à Bilbao, comme accusés d'avoir reçu leur ordination à Rome et de n'avoir pas voulu présenter leurs titres, ont été condamnés par la cour de justice de Burgos, à servir pendant quatre ans, comme infirmiers, dans les hôpitaux.

SUISSE.—On écrit de Saint-Gall, 17 juin :

« Hier le grand conseil s'est occupé de l'affaire des couvens d'Argovie. Le petit conseil avait proposé d'agréer l'offre du grand conseil d'Argovie de rétablir les trois couvens de femmes et s'abstenir de toute intervention ultérieure dans cette affaire. La commission a proposé, au contraire, de voter le rétablissement des couvens, sauf à faire des concessions, s'il y a lieu.

« Cette proposition a été adoptée par une majorité de 78 voix contre 61. »

Univers.

TURQUIE.—Mgr. Trioche, évêque de Babylone, qui a récemment quitté la France pour retourner dans le Levant, s'est arrêté à Constantinople, dont il a visité les mosquées. Il n'y a pas longtemps qu'une mort certaine eût frappé le chrétien, à plus forte raison le prêtre, qui aurait mis le pied dans un de ces temples de l'islamisme ; mais la tolérance n'est pas étrangère à la Turquie : on a dû en juger le jour de la Fête-Dieu à Smyrne, où le gouverneur Salih-Pacha, après avoir parcouru à cheval les rues décorées pour la cérémonie, est venu à l'archevêché pour assister au passage du cortège, tandis que 400 soldats turcs en grande tenue formaient la garde de la procession.

La *Gazette du Midi* donne les détails suivans sur cette belle journée :

« Mgr. Massabini, archevêque, a voulu, cette année, célébrer la Fête Dieu avec un éclat inusité jusqu'ici, et faire parcourir à la procession qui, à pareil jour, se faisait dans l'enceinte des églises catholiques, toute la distance qui sépare Saint-Polycarpe de la chapelle du collège de la Propagande. Smyrne a donc assisté tout entière à cette imposante cérémonie : c'était le 26 mai.

« Dès la veille, les quartiers que devait traverser la procession avaient pris un air de fête ; les parois extérieures des maisons, ornées de tentures entremêlées de myrtes et de fleurs, présentaient un gracieux coup-d'œil, et la population s'agitait déjà dans l'attente d'un beau jour.

« A neuf heures du matin, quatre cents soldats musulmans, vêtus de blanc, d'une propreté admirable, d'une tenue militaire qui ne laissait rien à désirer, faisaient reluire leurs baïonnettes au milieu de la foule qui s'ouvrait sur leur passage. Une demi heure plus tard, Salih-Pacha, suivi du mollah (chef des prêtres) et de tout son cortège, traversa les rues décorées.

« Vers dix heures, la procession quittait le collège de la Propagande, son point de départ. La marche était ouverte par un grand nombre de cavass ou gardes d'honneur, que suivait une file de flambeaux précédant l'image de saint Polycarpe. Les regards s'inclinaient devant celui qui, il y a seize

siècles, reçut le martyre à Smyrne même, et dont l'esprit a tressailli sans doute en voyant les lieux, autrefois témoins de ses douleurs et de ses angoisses, briller aujourd'hui des splendeurs de la religion pour laquelle il est mort octogénaire, en embrassant la croix. Les différentes confréries avec leurs bannières, et représentées chacune par douze de ses membres portant des torches, marchaient après le cavass du gouverneur et des consulats. Venaient ensuite les enfans du collège de la Propagande chantant des hymnes, puis l'image du Christ ayant la couronne d'épines sur la tête, les mains et les pieds teints du sang régénérateur. Suivaient plus de deux cents autres enfans, élèves des Lazaristes, accompagnés des Frères de l'école chrétienne. Trois cents jeunes filles, élèves des Sœurs de Charité, s'avançaient vêtues de blanc, un lys à la main, portant leur bannière représentant la chaste et divine Mère du Christ.

« Immédiatement après, un chœur d'artistes chantant, aux sons des instrumens, des hymnes propres à la circonstance ; puis les drogmanns des divers consulats ; puis le clergé des trois églises revêtu de ses ornemens sacerdotaux ; puis vingt enfans de chœur, avec des paniers pleins de roses effeuillées qu'ils répandaient, au milieu des flots d'encens, devant le dais sous lequel l'archevêque portait le corps du Dieu vivant.

« Mgr. de Smyrne était immédiatement suivi de M. le consul général de France, représentant la puissance protectrice des catholiques d'Orient, et de MM. les consuls des autres gouvernemens catholiques d'Europe. Une compagnie de soldats musulmans fermaient le cortège, derrière lequel le peuple se pressait en flots.

« Il était onze heures, lorsque Mgr. Mussabini déboucha de la traverse qui sépare le quartier franc de la rue des Roses, et s'arrêta dans la cour du cercle Levantin, où avait été dressé, par les mains des Sœurs de la Charité et des sociétaires du cercle, un autel d'une fraîcheur d'ornemens et d'une simplicité admirable. Là, le pontife a béni la foule. C'était un touchant spectacle, que celui de cette population composée de catholiques, de juifs, de grecs, de musulmans, d'arméniens, etc., assistant muette et pénétrée à l'imposante cérémonie qui s'accomplissait sous ses yeux.

« La procession s'est ensuite rendue à l'église des Lazaristes, à l'établissement des Sœurs de la Charité, à l'église des Soccalans ou de Sainte-Marie, enfin à celle de Saint-Polycarpe. A chaque bénédiction donnée dans ces différentes stations, un salut de vingt-un coups de canon retentissait en rade, lancé à tour de rôle, par la corvette française la *Cornaline*, la goelette de guerre autrichienne l'*Aurora*, et les trois-mâts de commerce toscan la *Paolina*.

« La solennité a duré plusieurs heures, au milieu d'une immense population resserrée, entassée dans un cercle étroit, le quartier Franc. Et cependant on n'a pas eu à déplorer le plus léger désordre ; pas le moindre tumulte, le moindre irrévérence ; partout le silence, partout le respect et le recueillement. Nous nous arrêtons sur ce point, car il constate un progrès. Toute animosité a disparu aujourd'hui à Smyrne entre les croyances dissidentes ; et la population catholique n'a pu voir qu'avec un vif sentiment de satisfaction, les marchands grecs orner, dès la veille, de tentures et de fleurs, l'extérieur de leurs boutiques situées dans les rues que le cortège devait parcourir. Depuis le collège de la Propagande jusqu'à l'église des Capucins, dans toute

la longueur de la rue des Roses, du quartier Franc et de la traverse qui les sépare, s'élevaient des arcs de triomphe en myrte ou en laurier. Juifs et musulmans concouraient à leur décoration.

« Salih-Pacha avait en sa place réservée à l'archevêché. Si tout s'est bien passé, on le doit surtout à l'active et intelligente surveillance de ce fonctionnaire éclairé, dont la présence dans le quartier Franc a eu le double mérite de maintenir l'ordre et de prouver à quel point le gouvernement entend aujourd'hui la tolérance religieuse.

« Des populations (nous parlons des dissidentes) à ce point respectueuses, à ce point sympathiques, sont bien près d'être gagnées à notre foi. La croix, éternellement civilisatrice, poursuit son œuvre : n'est-ce pas que le moment est venu où l'Orient doit être régénéré par elle ? L'homme ne saurait longtemps résister à ce qui se révèle à ses yeux, à ce qui parle à son cœur.

« Nous nous réjouissons profondément de la manifestation religieuse qui a eu lieu dans la ville de Smyrne ; nous nous en réjouissons, comme du symptôme précurseur d'un avenir inévitable et prochain, car nous croyons à ces deux prévisions : la régénération de l'Orient, et sa régénération par le christianisme. Une troisième, que nous regardons comme infaillible, c'est qu'elle s'accomplira par la France, protectrice-née de ce pays. »

Ami de la Religion.

LES DEVOIRS D'UNE FEMME. CHAPITRE VI.

Edouard s'aperçut promptement de l'agitation de son père, et s'approchant de Mme. Morand : «—Qu'y a-t-il donc ce matin ? demanda-t-il à voix basse. Sa mère ne lui répondit que par un mouvement d'épaules. —Allons ! se dit-il, il faut attendre le dévouement. » Et prenant toutes ses aises, il s'étendit complaisamment sur une causeuse, puis d'un ton médiocrement sérieux, il ajouta : «—Vous me demandez, mon père ? »

La vue de son fils avait redoublé la colère de M. Morand, mais il ne savait comment éclater, et, quoi qu'il eût dit, il voulait se contenir, car en lui rappelant la présence de Geneviève, sa femme avait réussi, beaucoup mieux qu'elle ne l'imaginait. Tour à tour donc il refoulait violemment dans son cœur les paroles ironiques, furieuses ou méprisantes qui se pressaient sur ses lèvres. Pourtant, lorsqu'il entendit la voix d'Edouard, entré de cet accent imperturbable et de cet air dégagé, il ne put se retenir davantage, et saisissant la lettre placée sur son bureau :

—Voilà ceux qui vous demandent, s'écria-t-il d'une voix étouffée : voyez à leur répondre ; quant à moi je ne me mêle plus de vos folies.

Edouard parcourut la lettre, et la chiffonnant avec humeur, il répondit cependant avec une apparence de sang-froid :

—Ce sont deux insolens, à qui j'apprendrai la politesse au premier jour.

—Vous feriez mieux d'apprendre à payer vos dettes.

—Vous avez peut-être raison, mon père, mais, pour le moment, je l'avoue, ces coquins m'embarrassent, et si vous vouliez m'aider, me faire l'avance de... cette somme, vous me rendriez un véritable service.

—Oui, Monsieur, oui, j'ai ré-olu de vous rendre un service, un véritable

service : c'est de vous laisser entre les mains de la justice et sous les verroux jusqu'à ce que la raison se vienne loger dans votre cervelle !...

—Voilà qui est bon pour plaisanter, mon père, mais enfin...

—Pour plaisanter !.. Ah ! vous trouvez que je plaisante ! s'écria M. Morand d'une voix terrible, en s'arrêtant, les bras convulsivement croisés, devant son fils. C'est donc ainsi que vous avez considéré mes conseils et mes menaces, depuis tantôt trois ans ? Quoi ? les chagrins et les amertumes, les dépités de votre nullité, la honte de vos scandales, la discordance dans ma maison, tout ce que j'ai souffert et dévoré à cause de vous, tout cela ne vous a paru qu'une plaisanterie ! Et vous me l'osez dire en face, malheureux que vous êtes ! Savez-vous bien que je devrais vous jeter à la porte comme un être aussi vil qu'inutile !

Et M. Morand, saisissant son fils par les deux bras, le secouait avec fureur.

—Mon père ! mon père !... s'écria Edouard d'une voix menaçante, en se dressant sur ses pieds.

—Au nom du ciel, qu'allez-vous faire ? s'écriait aussi Mme. Morand, en se jetant entre son mari et son fils.

—Mon père ! mon père !... ayez pitié de nous, répétait Geneviève d'une voix suppliante.

—Laissez-moi, laissez-moi ! vous dis-je. Il est temps que justice se fasse !... Ou plutôt vous avez raison, j'allais me salir les mains. Mais patience ! patience ! ce misérable aura bientôt la demeure qu'il mérite ! Oui, oui, redressez-vous et souriez, monsieur l'impertinent ; il y a de quoi vraiment ! Cela ne fait-il pas pitié, de voir un grand garçon de votre âge s'éprendre de sa figure et de sa taille comme la plus sotte des femmes, penser, du soir au matin à toutes les fadaïses de la mode, user toute son intelligence à se parer comme une poupée, à bavarder avec des précieuses, à soutenir des comédiennes, ou à soigner les quatre fers d'un cheval ! Et pour toutes ces folies, prodiguer l'argent qui suffirait à nourrir vingt pauvres familles ! C'est une honte !... Patience, vous dis-je, patience ! Je ne me laisserai pas ruiner comme un benêt. Je connais le prix de l'argent, moi ! Mes cheveux ont blanchi pour le gagner ; et puisque tu le veux jeter par la fenêtre, coûte que coûte, tu iras voir dans la rue si on en trouve pour se tirer de prison.

—Mon fils en prison ! s'écria Mme. Morand, est-ce possible ?

—Demandez à ses créanciers qui le poursuivent....

—Tranquillisez-vous, ma mère, je n'y suis point encore, et malheur à qui m'oserait toucher !

—Va, va ! ne fais pas le brave ; deux gendarmes et un huissier suffiront à la besogne.... Car de donner un sou pour te tirer de là, s'il n'en fallait qu'un seul, je ne le donnerais pas ! Non, pas un sou, morbleu ! tu ne le vauds pas.

—D'autres seront plus généreux, reprit Edouard sur un ton d'insouciance affectée, mais que trahissaient la pâleur de sa figure et le tremblement de ses mains.

—Personne, Monsieur le drôle, personne ! On se croirait volé en vous prêtant....

—Mon père !....

—Laisse-toi faire, crois-moi, reprit M. Morand avec un ironique ricane-

ment : tu ne seras pas obligé de travailler pour vivre, et tu seras encore nourri et logé pour rien.

—Et moi je vous répète que personne au monde ne mettra la main sur moi, dussé-je me faire sauter la tête ! s'écria Edouard l'œil furieux et le geste menaçant.

—Toi ! tu es trop lâche, mille fois trop lâche pour ça...

—Lâche ! lâche !... répéta Edouard tout tremblant de fureur, nous verrons .. Et il sortit en poussant violemment la porte derrière lui.

—Mais vous poussez cet enfant au désespoir ! s'écria Mme. Morand.

—Et me croyez-vous au comble du bonheur, moi, Madame ? Mais, c'est ainsi, vous n'avez des yeux que pour ce vaurien ; vous lui avez tout cédé, tout accordé ; sa paresse n'était que manque de santé ; ses plus grosses sottises, plaisanteries charmantes ; sa prodigalité, grandeur de caractère ; ses vices, fougue de jeunesse. Tant et si bien que vous avez fait de votre fils le plus parfait mauvais sujet dont Paris se puisse vanter. Et vous le plaignez encore !... C'est pourtant là votre ouvrage, un bel ouvrage vraiment !

—Personne ne sera donc à l'abri de votre humeur, Monsieur ?

—Ne vous plaignez pas, Madame, au nom du ciel ! car tout ce dont je puis convenir, c'est que mes reproches sont hors de saison et viennent trop tard. Ce n'est pas aujourd'hui, en effet, mais il y a dix ans que j'aurais dû parler haut et ferme. Aujourd'hui, tout est perdu ; plus de repos, plus de santé, plus de famille ; le désordre et le déshonneur sont dans ma maison, et je ne puis les éviter qu'en me privant d'un fils. O affreuse, affreuse destinée ! et c'est vous, Madame, c'est vous qui me l'avez faite !...

—Oh ! mais voilà qui est intolérable, s'écria Mme. Morand ; et qu'avez-vous à me reprocher, enfin ? Ma réputation est à l'abri de toute atteinte, sachez-le bien ! Quant à votre fils, je n'étais pas chargée de son éducation.

—Ah ! vous le prenez de la sorte ! et vous me croyez donc un bien grand niais, pour que je ne me sois pas douté du ridicule rôle que vous me faites jouer depuis si longtemps. N'est-ce pas vous qui m'avez arraché à une honnête profession, à mes paisibles habitudes ? N'est-ce pas vous qui m'avez fait abandonner mes parents, mon pays, ma maison ; qui m'avez suggéré mille bassesses pour obtenir un titre que mon ignorance dés-honore ? N'est-ce pas vous qui m'y tenez attaché depuis tantôt dix ans, au milieu des insultes et des risées publiques ? Et pourquoi ? grand Dieu ! Pour satisfaire votre vanité, pour assouvir une insatiable soif de luxe et de plaisir, pour briller dans quelques salons comme un important personnage, pour faire parade d'esprit et de caractère aux dépens de votre mari, de sa dignité, de son bon sens..... Mais à la fin je me fatigue et je m'ennuie de ce métier, moi ! Je veux au moins mourir tranquille. Je vous déclare donc que je suis résolu de renoncer à vos grandeurs et de partir ; je ne rougis point de ma province, entendez-vous ? Que cela vous convienne ou non, je redeviens Gros-Jean comme devant. Quant à vous, restez, partez, je m'en soucie comme de rien.....

—Et vous croyez, vous, que je ne fais pas preuve de patience ? répondit Mme. Morand qui ne se pouvait plus contenir, et repoussant Geneviève qui les mains jointes et les larmes aux yeux, la suppliait de céder. Croyez-vous qu'il y ait bien des femmes capables de supporter ainsi vos outrages et vos violences ? et n'en est-ce point assez pour m'autoriser à vous renvoyer vos

propres paroles : Res'ez, partez, je m'en soucie comme de rien... Ah ! que vous le mériteriez ! Et si j'étais une autre femme !...

— Pas de réticences, Madame, et soyons francs. Vous aimez le bruit j'aime la tranquillité ; vous aimez le luxe, la dépense, j'aime la simplicité, l'économie ; vous aimez Paris, j'aime la campagne ; vous idolâtrez votre fils, j'aime ma fille. Nos antipathies nous suivraient partout ; eh bien, restez avec Edouard, je pars avec Geneviève. Est-ce dit ? est-ce entendu ?...

— Vous paraissez trop le désirer pour que je m'y refuse, reprit Mme. Morand avec une fierté apparente, car au fond cet éclat l'embarassait et elle n'eût pas voulu aller si loin.

Geneviève suivait cette scène dans une douloureuse anxiété ; mais en entendant ces dernières paroles, elle se précipita aux pieds de son père, pouvant à peine parler au milieu de ses larmes.

— Mon père, mon père ! ne répétez plus ces poignantes paroles ! Pour l'amour de Dieu, prenez pitié de votre enfant !... Oh ! je vous en conjure, ne la séparez pas de sa mère, ne la rendez pas orpheline ! Non, non, je ne m'en consolerais jamais... Je ne puis me partager entre vous et je ne puis pas quitter ma mère, et je ne veux pas vous abandonner non plus... C'est mon devoir de vous aimer tous deux, de vous servir tous deux ; je ne saurais vous séparer dans mon cœur... La mort ne viendra-t-elle pas assez tôt, mon Dieu... Vous pleurez... vous m'avez entendue, n'est-ce pas ?... Mon père, mon bon père...

Elle ne put continuer, les sanglots étouffaient sa voix et elle arrosait de ses larmes les mains de son père, qu'elle tenait embrassées. M. et Mme. Morand gardaient le silence, visiblement et profondément émus tous deux, mais indécis et retenus, l'un par les dernières fumées de la colère, l'autre par une secrète et mauvaise honte. Geneviève, malgré sa douleur, comprit ce qui se passait autour d'elle et courut à sa mère :

— N'est-ce pas, ma chère maman, que vous ne voulez pas nous quitter ?...

— Ce n'est pas moi qui ai parlé de cela la première, répondit Mme. Morand en balbutiant.

— Vous Pentendez, mon père ; ce ne sera pas vous non plus qui voudrez ce malheur : vous êtes trop bon, vous nous aimez trop pour cela !... Grâce, grâce pour moi, et indulgence pour tous !

M. Morand serra sa fille dans ses bras et tendit la main à sa femme.... Si-tôt remise de l'émotion qu'elle venait d'éprouver, Mme. Morand pensa à son fils et se rappela l'affreuse colère dont elle avait été témoin. «— Va, dit-elle tout bas à Geneviève, va voir, ma chère enfant, ce que devient ton frère. » Geneviève, tout inquiète elle-même, y courut aussitôt.

Cependant Edouard était rentré dans sa chambre, d'autant plus exaspéré qu'il devait étouffer sa colère. « Ah ! si ce n'avait pas été son père ! il monterait du moins qu'il n'était ni voleur, ni lâche !... Un voleur ! La confiance de ses amis prouvera bien quel état on fait de lui. Ne se fera-t-on pas un véritable plaisir de lui prêter ces vingt mille francs maudits ? Charles, Edmond, Henri et bien d'autres seront heureux, très-heureux de l'obliger... » Pourtant, en y réfléchissant, il se rappela que Charles se trouvait lui-même endetté et gêné ; pour Edmond, il ne lui demanderait rien, car, habitué à rivaliser de luxe avec lui, il se sentirait humilié... Resterait encore Henri, qui

lui prêterait infailliblement, seulement il n'était pas assez riche pour cela. Lancy lui vint encore à la mémoire. " Mais ne va-t-il pas croire que je veux spéculer sur son futur mariage ? Il m'a bien, il est vrai, ouvert sa bourse, mais seulement dans le cas où la chose réussirait. Non, non ; il faut savoir se respecter." Là dessus, frappant sa table du poing, il parcourut sa chambre à grands pas ; et se voyait décidément jeté dans d'inextricables embarras, sans savoir comment en sortir ; il avait ses créanciers devant les yeux, les sanglants reproches de son père lui tintaient aux oreilles, en perspective la prison !.... Son visage prit alors une expression véritablement effrayante, il s'assit devant sa cheminée, et la tête dans ses mains, comme pour se mieux concentrer en lui-même : "—Aux grands maux les grands remèdes, se dit-il ; une balle dans la tête et tout sera dit !.... D'ailleurs, je commençais à me blaser, et il faut bien avouer que la vie est ennuyeuse et monotone ; toujours la même joie, les mêmes fêtes ! J'ai tout vu, tout goûté, j'ai joui de tout... Tous les jours se ressemblent, et les nuits bien plus encore ; demain sera comme aujourd'hui, je n'ai donc rien à perdre, et je me débarrasse de tout souci... Que pouvais-je espérer encore !.... quelque sot mariage qui m'eût brusquement fait passer de l'âge d'or à l'âge de fer ! Non pas, s'il vous plaît ! Courte et bonne, c'est assez ! J'ai joyeusement vécu jusqu'à ce jour, voici les ennuis, les fâcheries, les affronts qui me viennent assommer ; à d'autres !.... je suis ce qui me reste à faire." Disant cela, il fut prendre, dans une armoire, une boîte d'ébène incrustée d'argent, et il en retira deux pistolets richement montés ; après les avoir examinés en silence, il en fit jouer les batteries, et se mit lentement en devoir de les charger ; puis, en soupirant, il les replaça devant lui, sur sa table : "—Mourir si jeune, cependant, plein de vie, de force et de santé... cela n'est pas dans l'ordre, vraiment ! je commence à le croire. Cette activité qui me possède devrait avoir un aliment, un but. Il devrait y avoir quelque chose au-delà de ma propre satisfaction. Mes doctes pédagogues m'ont souvent fait entendre que tout se bornait à deux choses pour l'homme : la fortune et l'ambition ! Est-ce ma faute à moi si je suis né coiffé, et si je n'ai pas eu à dépenser les trois quarts de ma vie pour courir après la fortune et me reposer enfin avec la douce pensée que j'allais mourir bien riche ? Non, mais j'ai joui plus tôt qu'un autre, et plus tôt je dois finir, voilà tout. L'ambition me restait, il est vrai, mais le malheur a voulu que je ne fusse pas ambitieux. D'ailleurs, j'avais encore les mêmes moyens de me satisfaire plus vite et je pouvais arriver à la même conclusion. Quelque chose me dit pourtant que tout ne devrait pas être là. Mais quoi !... je me souviens encore qu'étant au collège (étrange souvenir !) nous avions, de temps à autre, la visite d'un bon vieux prêtre, notre aumônier, lequel nous parlait de Dieu, d'un jugement, de l'éternité, que sais-je ! Nous en rions à qui mieux, cela s'accordait si peu avec nos leçons journalières. Eh bien, je ne sais par quelle bizarrerie, les paroles de ce bon vieillard me reviennent à l'esprit comme si je venais de les entendre. Oui, s'il y avait un Dieu et que, sitôt mort, je me trouvasse là, devant lui... Cela me fait frémir ! D'autant que s'il y avait un Dieu, je ne serais pas éloigné de croire à l'enfer ; il y a tant de scélérats par le monde !... Et si... Mais de quoi vais-je m'inquiéter ? Mon père aura beau jeu pour me traiter de lâche. Allons, plus de billevesées, je ne veux pas m'en aller en prison, n'est-ce pas ? eh bien, finissons-en... Seulement, j'écrirai

quelques mots à mes amis, à ma mère !..” Il prit une plume, la tailla machinalement, recommença deux ou trois fois cette opération, après quoi il choisit minutieusement une feuille de papier, tout en réfléchissant à ce qu’il allait écrire.. Mais il ne put réunir ses idées; sa figure se colora subitement, son cœur battit avec violence, et une larme, roulant le long de ses joues, vint tomber sur la feuille encore blanche. Comme s’il avait honte de l’émotion réveillée par le souvenir de sa mère, il se leva précipitamment, saisit l’un des pistolets placés devant lui, se l’appliqua sur le front. — Comme je tremble ! se dit-il. Si j’allais me manquer... me défigurer... pensée horrible !...” Il laissa retomber la main qui tenait l’arme, mais, de l’autre, précisant la place où battait son cœur, il y plaga le canon du pistolet et, fermant les yeux, il l’arma et... lorsqu’on frappa tout à coup à sa porte. Il demeura immobile, tout tremblant; une sueur froide glaçait tous ses membres : il voulait parler, répondre, mais la voix mourait sur ses lèvres.

— Qui est là ? que me veut-on ? s’écria-t-il enfin d’une voix sourde et altérée.

— C’est moi, mon frère, Geneviève !

— Est-ce un rêve ? se dit-il. Et, cachant à la hâte ses pistolets, il ouvrit brusquement.

— Que viens-tu faire ici ? Que me veux-tu ?

L’accent qui accompagnait ces mots, le désordre qui régnait dans les vêtements de son frère, la pâleur de sa figure, ses yeux égarés, firent trembler Geneviève. Elle entra cependant, car elle craignait quelque malheur, et poussant la porte derrière elle :

— Qu’as-tu, mon frère ? qu’as-tu, au nom du ciel ?

— Ne le sais-tu pas ce que j’ai ? N’as-tu pas été témoin des menaces, des injures.... On ne traite pas un homme ainsi....

— Edouard, c’était ton père !

— A la bonne heure ! je ne crois pas l’avoir oublié.... Une minute de plus, seulement, et il avait de bonnes nouvelles de son défi.

— Que veux-tu dire !....

— Tiens, regarde.... Et cédant à la vaine satisfaction de prouver son affreux courage, peut-être aussi pour se mettre dans l’impossibilité d’exécuter son triste dessein, il montra sur sa table les armes qu’il y avait précipitamment cachées.

— Te tuer, malheureux ! tu voulais te tuer ! s’écria Geneviève en joignant les mains. Et tu ne pensais pas au désespoir de ta famille !....

— Et pourquoi m’a-t-on désespéré moi-même ?

— Mais ton âme, au moins, reprit Geneviève d’une voix pénétrante, n’y as-tu pas pensé ? N’as-tu pas réfléchi un moment au compte terrible que tu allais rendre à Dieu ?

— Je ne sais ce que tu veux dire, répondit Edouard avec une indifférence affectée, mais avec un certain frisson intérieur que lui causait cette pensée.

— Que tu es à plaindre, mon pauvre ami ! oui, bien plus que tu ne penses. Mais quoi ! quelque chose ne te disait-il pas qu’en te donnant la mort, tu allais recommencer une existence bien autrement redoutable ? Car Dieu qui nous a créés, nous doit récompenser ou punir, selon que nous aurons ou gardé ou violé ses commandemens... Hélas ! ce que je te dis là te semble

bien vulgaire et bon tout au plus pour une femme. Peut-être en ris-tu dans ton cœur ?

—Non, Geneviève, non, tout cela est possible, et s'il te faut l'avouer, tout à l'heure, ici, je ne sais comment par exemple, ces pensées là me sont venues dans la tête et m'ont tracassé l'esprit. Je me suis rappelé, tout à coup, en chargeant ces armes maudites, (ne tremble pas !) je ne sais plus quel bon vieux prêtre qui venait aussi nous parler de Dieu, autrefois, mais si rarement... puis il y a si longtemps !

—C'était Dieu qui te parlait, mon frère, c'était sa grâce qui te visitait. Cette pensée cette bonne pensée t'a sauvé la vie ; sans elle je n'arrivais plus à temps. Tu serais là, maintenant, étendu, mort, que dis-je ! tu serais devant Dieu, et nous devant ton cadavre ! Ne seras-tu pas reconnaissant de cette miséricordieuse bonté ?..

—Il est trop tard aujourd'hui... Ah ! si j'avais été enseigné comme toi, mais tu ne peux pas savoir quels abîmes nous séparent ! Si l'on m'avait appris ce que tu sais, peut-être.... Mais les habitudes sont prises, les plis sont faits : il est trop tard, te dis-je !

—Ne dis pas cela, Edouard, car c'est un blasphème. Est-il jamais trop tard pour réparer le passé, pour pleurer ses fautes, pour faire le bien, pour mériter le ciel ! Trop tard ! mais tu commences à peine de vivre ; tu n'as encore rien fait, tu n'es engagé dans aucune carrière ; tu n'as qu'à vouloir et tu deviens précieux à Dieu, utile à tes semblables, dont tu peux soulager les misères. Enfin tu te sèves toi-même.... Je ne te parle pas de nous tous dont tu feras le bonheur et la joie.

—Tu oublies, Geneviève, les embarras où je me trouve, la colère de mon père, mes créanciers....

—N'est-ce que cela ? Eh bien ! je me charge de satisfaire tes créanciers. J'ai mille bagatelles qui me sont inutiles ; elles répondront pour ce que tu dois, jusqu'à ce que tu puisses tout acquitter. Ne me dis pas non, c'est fait.. Nous pourrions mieux faire encore, si tu voulais... Nous irions ensemble trouver mon père-

—Y penses-tu ?

—Oh ! oui, j'y pense, et sérieusement.... mais si tu as peur de lui déplaire ou d'être mal reçu, j'y vais pour toi....

—Non, il est trop irrité.

—Je suis sûre de réussir.

—Si tu es sûre.... c'est différent. Qu'as-tu à me regarder ainsi ?..

—Je m'en vais, je te laisse.... seul.... mais tu me promets....

—D'être sage, reprit Edouard avec un demi-sourire ; puis il ajouta, avec une gravité presque solennelle :—Le temps des folies est passé ; compte sur moi.

—Dieu soit loué ! s'écria Geneviève. Et elle descendit rapidement au cabinet de son père.

La suite au prochain numéro.